

Pays de Nostalgie¹

Michel Larivière

Volume 7, Number 2, November 1982

Mourir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/012983ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/012983ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Larivière, M. (1982). Pays de Nostalgie¹. *Santé mentale au Québec*, 7(2), 187–188.
<https://doi.org/10.7202/012983ar>

lement de dépotoir pour les échecs du système public. En fait, ce phénomène constitue même une menace sérieuse pour l'existence des petits organismes qui ouvrent leurs portes. Car, aussitôt qu'ils sont connus, les professionnels s'empres-sent d'y déverser les clients avec lesquels ils n'ob-tiennent aucun résultat. Il est devenu pratique courante pour moi, lors de mes consultations au-près des petits organismes d'entraide, de les pré-venir contre cet «effet-dépotoir».

À Coupe-Circuit nous avons reçu plusieurs de ces «échecs» du système, consommateurs-vété-rans de services professionnels, sortes de «stars» connues à travers tout le réseau.

Si la critique doit «être portée à l'intérieur même du circuit psychiatrique», je suggère qu'elle s'articule d'abord autour de ce problème de non-motivation de l'usager dépendant qui se promène de service en service. Ce manque d'autonomie de la part de l'usager n'est que l'expression de la passivi-té de la population créée par la croissance abusive des services procurés par l'État-providence. La trans-

formation de la pratique traditionnelle aurait peut-être plus de chances d'aboutir si le professionnel se donnait le droit d'exiger que l'usager et son entou-rage participent activement à la solution de ses pro-blèmes. Il faudrait pour cela que les listes d'attente diminuent, et pour que les listes d'attente dimi-nuent, il faut montrer au citoyen comment se pren-dre en charge. Le professionnel doit diminuer le nombre de ses services directs pour les remplacer par des activités de support auprès de la commu-nauté.

J'ai tenté d'esquisser dans un article récent (*Santé mentale au Québec*, VII, I, 1982, 21-27) de quelle façon pourrait se développer ce nouveau rôle professionnel. Je suis quant à moi tout à fait disposé à poursuivre cet échange.

Jérôme Guay, Ph. D.
École de psychologie
Tour des Arts
Université Laval, Québec
G1K 7P4



PAYS DE NOSTALGIE¹

Avertissement

Peut-être pensera-t-on qu'il eut fallu dire quel-que chose du maniement de l'anecdote dans l'article dont il sera question. Si j'ai choisi de ne pas le faire, c'est que je crois qu'il est temps d'en revenir — de cette scène sur laquelle il n'est plus possible de conduire le moindre travail : la juste et nécessaire (c'est-à-dire inévitable) rivalité (la double éris et l'agôn, par exemple, que Nietzsche introduisit dans la philosophie classique, produi-sant par là la rupture philosophique dans la filiation de Ritschl, Schopenhauer et Wagner) ne s'introduit pas par là. Et lorsque le même Nietzsche s'empare, dans ce geste rival, de l'anecdote par excel-lence de l'histoire de la philosophie, la laideur de Socrate, c'est pour interpréter la corruption achevée de la beauté grecque. Nous n'en sommes, ici, pas là.

*

Il y a façon et façon — d'aller de Charybde en Scylla.

La décision est pourtant faite depuis longtemps de l'introduction opératoire de la diatribe au prin-cipe du discernement, conflictuel, du semblant et du vrai : la lecture classique des dialogues ne nous apprend-elle pas qu'il ne faut pas vouloir guérir sur le champ la démence, fut-elle sophistique. Lacan, à cet égard, mène exactement où il faut, et penser avec lui, sur ces lieux, pourrait amener à resaisir la terrible question de la *discipline*. C'est pourquoi rien n'est articulable de la spécificité de la psychanalyse, où que ce soit, sans lui. Cette question, je ne vois pas qu'*Interprétation* l'ait même approchée. Je ne vois pas qu'*Interprétation* se soit demandé(e) d'une manière rigoureuse ce qu'il en est de l'écriture depuis Lacan «après» Freud — il faudrait dire : depuis Lacan *avec* Freud.

Autrement dit et de manière plus serrée, je ne vois pas que le soupçon soit venu à ce groupe que Lacan aurait clôturé, au sens rigoureusement hégélien, l'expérience — de l'écriture de la cure.

Et pourtant, Julien Bigras insiste sur l'importance accordée par lui et ce groupe à l'«écriture» justement. Mais qu'appelle-t-on écrire? Qu'est-ce, au juste, que «l'écriture littéraire» appelée de ses vœux? À quel concept de littérature se réfère-t-on? Selon quelle(s) logique(s) croit-on pouvoir rapporter (vouer?) l'une à l'autre psychanalyse et littérature? Bref, plutôt que de chercher à maintenir ouvertes les questions que depuis les Romantiques allemands au moins on a pu déplier à ce propos, on prend comme allant de soi l'«écriture», la «littérature», la «textualité», — de telle sorte qu'on «écrit» dans la méconnaissance la plus parfaite des contraintes fondamentales en-deçà desquelles nul travail digne de ce nom ne peut se tenir. D'où le résultat.

Mais resserrons.

Ce que ce groupe, à commencer par Julien Bigras, a méconnu — et ce dernier article qu'il signe en donne une autre et décisive preuve encore — c'est, et quoi qu'ils en aient, au moins deux choses : d'une part, que la psychanalyse a d'emblée été *compromise* (cela devient même l'un des motifs dominants du travail de Freud à partir de 1908 surtout) par la nécessité d'en passer par un travail d'écriture par lequel elle utilise un ou plusieurs modes d'exposition qu'elle ne domine ni ne réfléchit, de telle sorte qu'en cela se révèle peut-être l'une de ses plus primitives limites, voire sa radicale impossibilité; d'autre part et (presque) inversement, que ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler la «littérature» a peut-être toujours été traversé par le désir d'excéder vers la *pensée* (prise dans le modèle de la Métaphysique) le travail de l'écriture lui-même, qu'elle aurait aussi, pendant longtemps, plus ou moins *masqué*. De telle sorte que la littérature se serait toujours présentée aussi comme une *idéologie*. Le problème serait donc, à la fin, de savoir si dans cet écart entre deux impossibilités, celle de la pensée pure, celle de la pure écriture, ne se révèle pas, difficilement, quelque chose comme une *autre* — et inouïe — détermination de la «pensée», donc de la «littérature», et

de leur «rapport». Cela, que Lacan a su et dont il faut tenir compte, je ne vois pas que les psychanalystes canadiens, d'*Interprétation* ou d'ailleurs², en aient jamais eu la moindre notion.

Si, donc, je n'ai rien dit de ce groupe, c'est que eu égard à de telles questions, fondamentales pour ce qui est de la constitution d'un éventuel «champ» psychanalytique, son apport est insuffisant; car de ce qu'un travail, voire une expérience, soit localement écarté il ne suit pas immédiatement qu'il soit la production d'un écart. Comme dit Gide : il faut être «de mèche» pour que le lustre s'allume et brille...

*

Pour Freud, sans doute *comme* pour Nietzsche, il y eut quelque chose d'étrangement inquiétant à penser l'approche des Grecs. Une sorte de parenté à distance, infiniment. Un regard dérobé vers le soleil, dans le silence et la nuit totale. Un auto-engendrement stérile. Une anamnèse. Une catharsis très compliquée. Un récit répété.

Esquisse de la sixième conférence :

«Avant dernière scène : comment le solitaire doit se former., Comment est-ce possible seul?»

Je coupe la phrase par laquelle Freud clôt *Das Unheimliche* : «De la solitude, du silence, de l'obscurité, nous ne pouvons rien dire...»

Il faut aller seul, sur un sol dérobé. Ce sol, dit Nietzsche, c'est la Muttersprache, devant laquelle trois sentiments sont de mise : pudeur, effroi sacré ou noble enthousiasme. Cette langue, Julien Bigras, lui, la foule aux pieds. Sans la toucher.

Michel Larivière
Strasbourg, 15 août 82

NOTES

1. Land der Sehnsucht. Nietzsche : « Die Zukunft unserer Bildungsanstalten. »
2. Cela dit, bien entendu, d'une manière tout à fait générale : ce qui ne préjuge donc en rien du travail que peuvent par ailleurs faire quelques-uns, seuls.

N.D.L.R.

1. Muttersprache : langue maternelle.
2. Das Unheimliche : The "Uncanny" (1919); Pierre Marty a traduit ce texte de Freud sous le titre de *L'inquiétante étrangeté*.